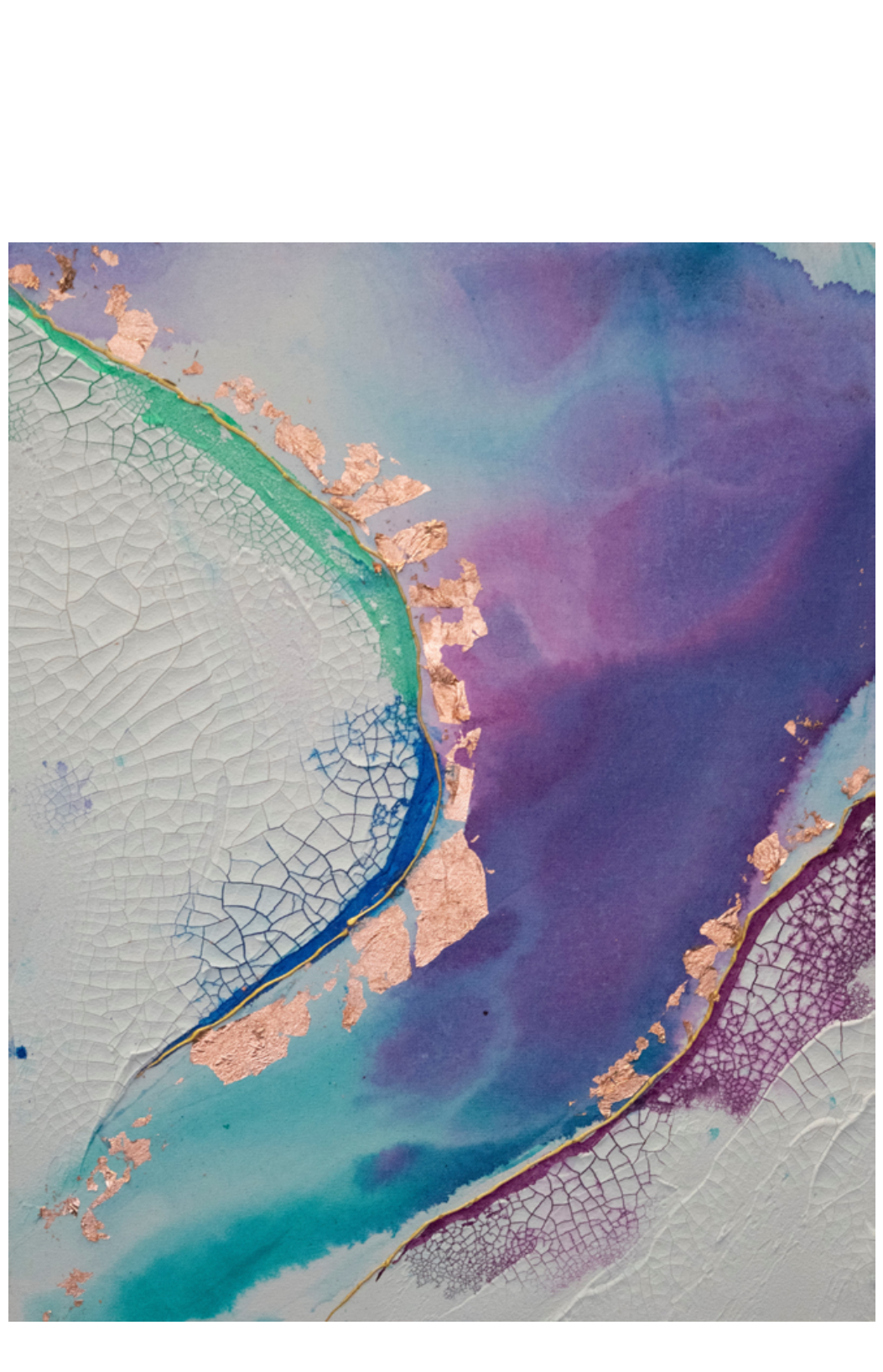
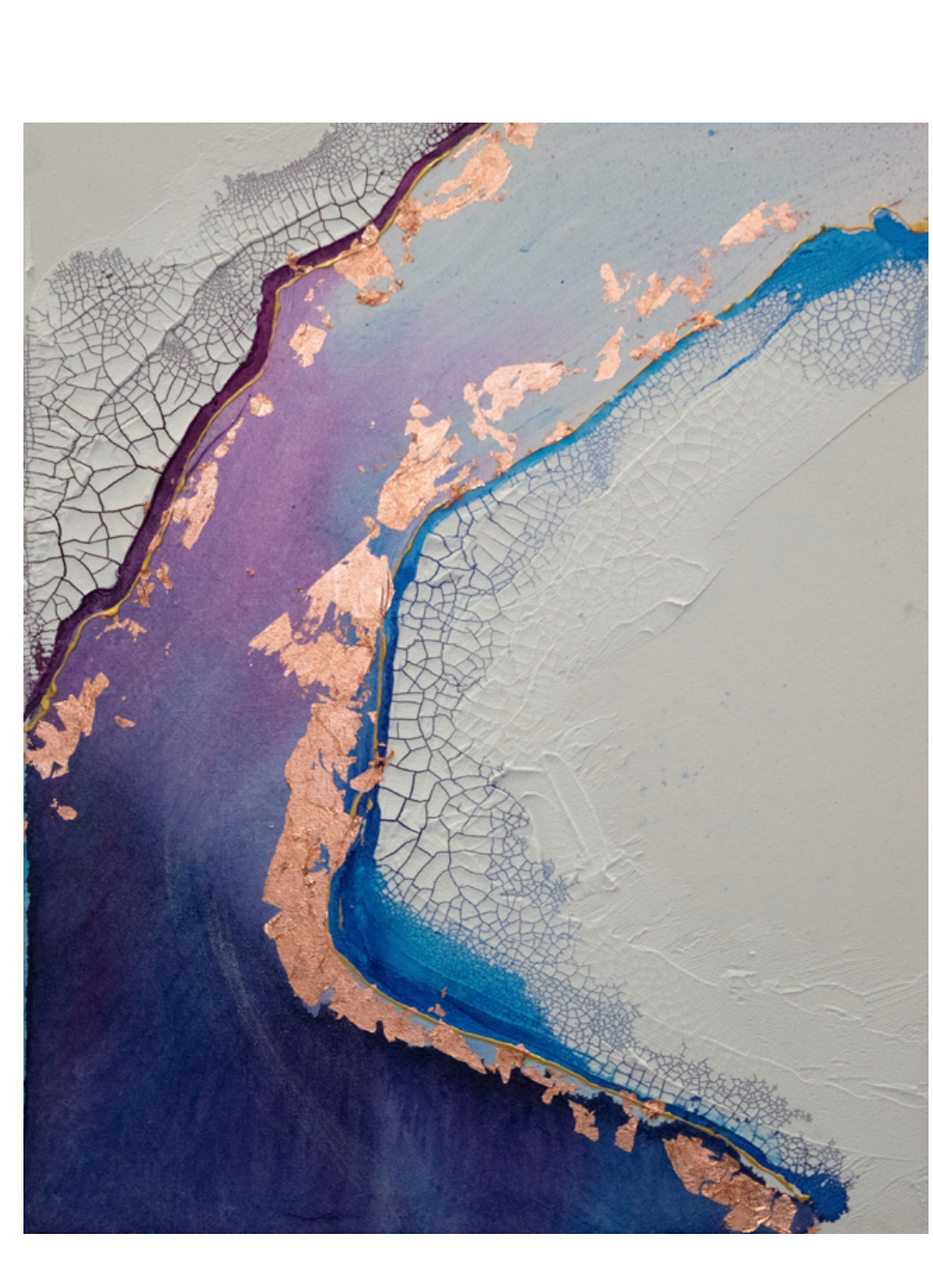
Alice Guéricolas-Gogné
Alycia Dufour
Camille Guérer
Cléo Mathieu
Eloïse Breuil
Jo Leblanc
Les arrimées
Marik

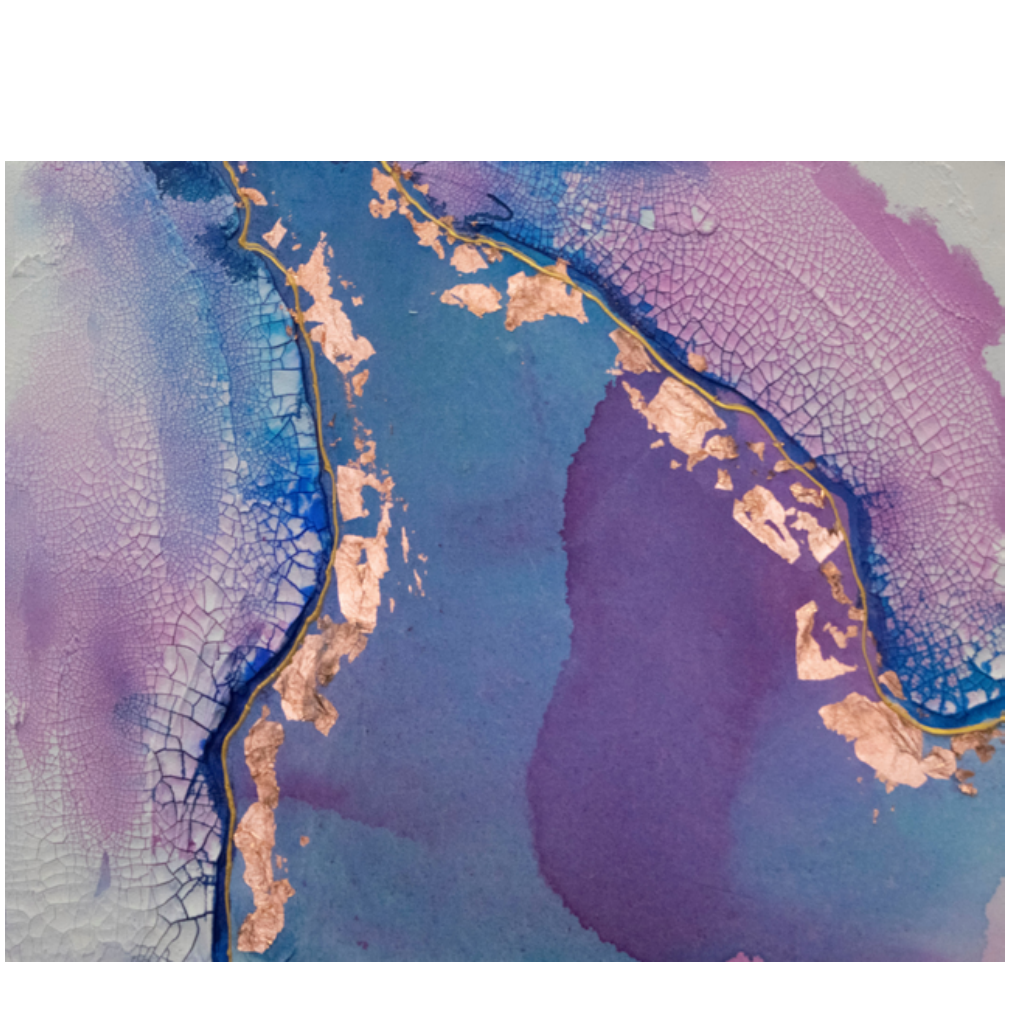
Marées Mauves

vingt vingt

Jo Leblanc







Épithète pour la décennie

Que les marées montent
que les marées mauvent mouvantent
sur les gris gratte-ciels grimaces

que les années rugissantes rougissent de honte ; *make fascists afraid again* ; que nous prenions enfant entre nos mains le collier infini de ce qui nous unit

que les années rougissantes rugissent leur honte devant une humanité de vanité navrante
qu'elles s'indignent de nous porter si lasses, si violent·e·s, si répugnant·e·s

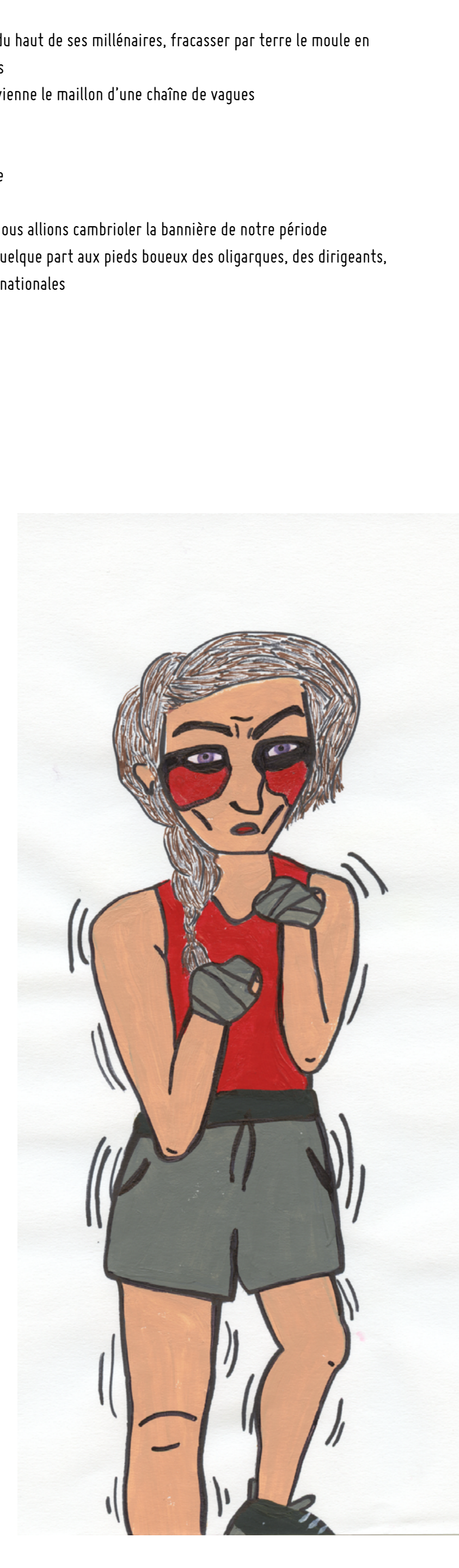
puisse cette décennie, du haut de ses millénaires, fracasser par terre le moule en terre cuite des carnages
que chaque individu devienne le maillon d'une chaîne de vagues
indivisible
        irrépressible
                irrésistible

et que du même coup, nous allions cambrioler la bannière de notre période historique qui croupit quelque part aux pieds boueux des oligarques, des dirigeants, des présidents de multinationales

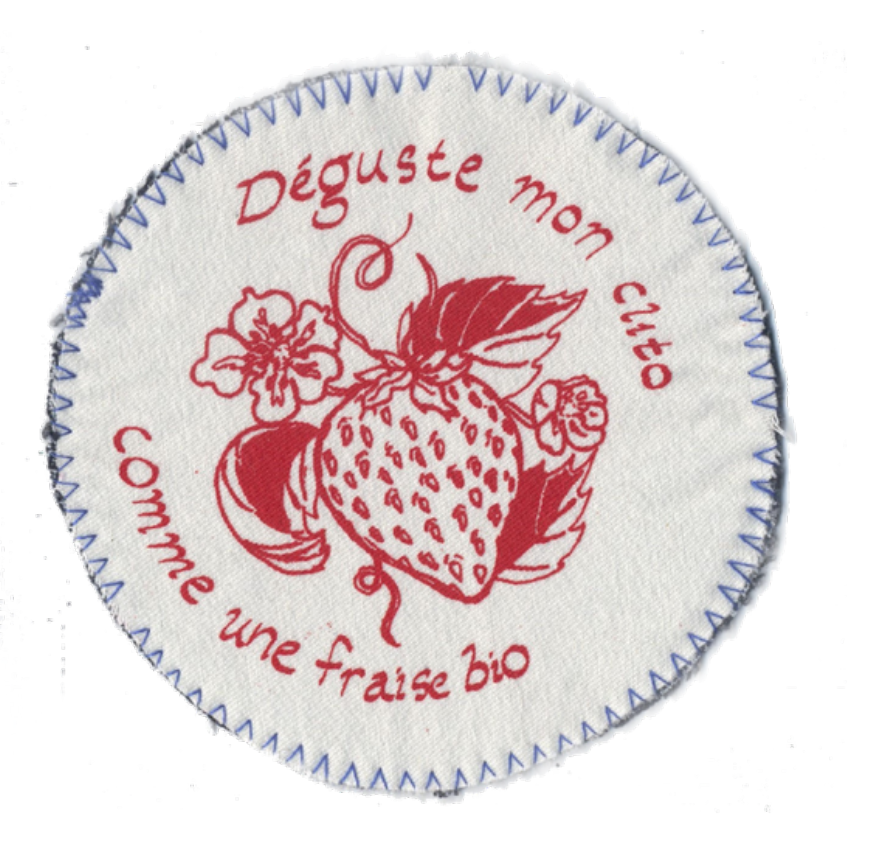
que nous hissions à bout de bras cette bannière qui est la nôtre
avant d'être la leur
que nous la hissions bien haut au-dessus de l'eau
et depuis les radeaux
nous en peindrons des milliers
des copies-voiles
aux ailes multiples
autour des continents

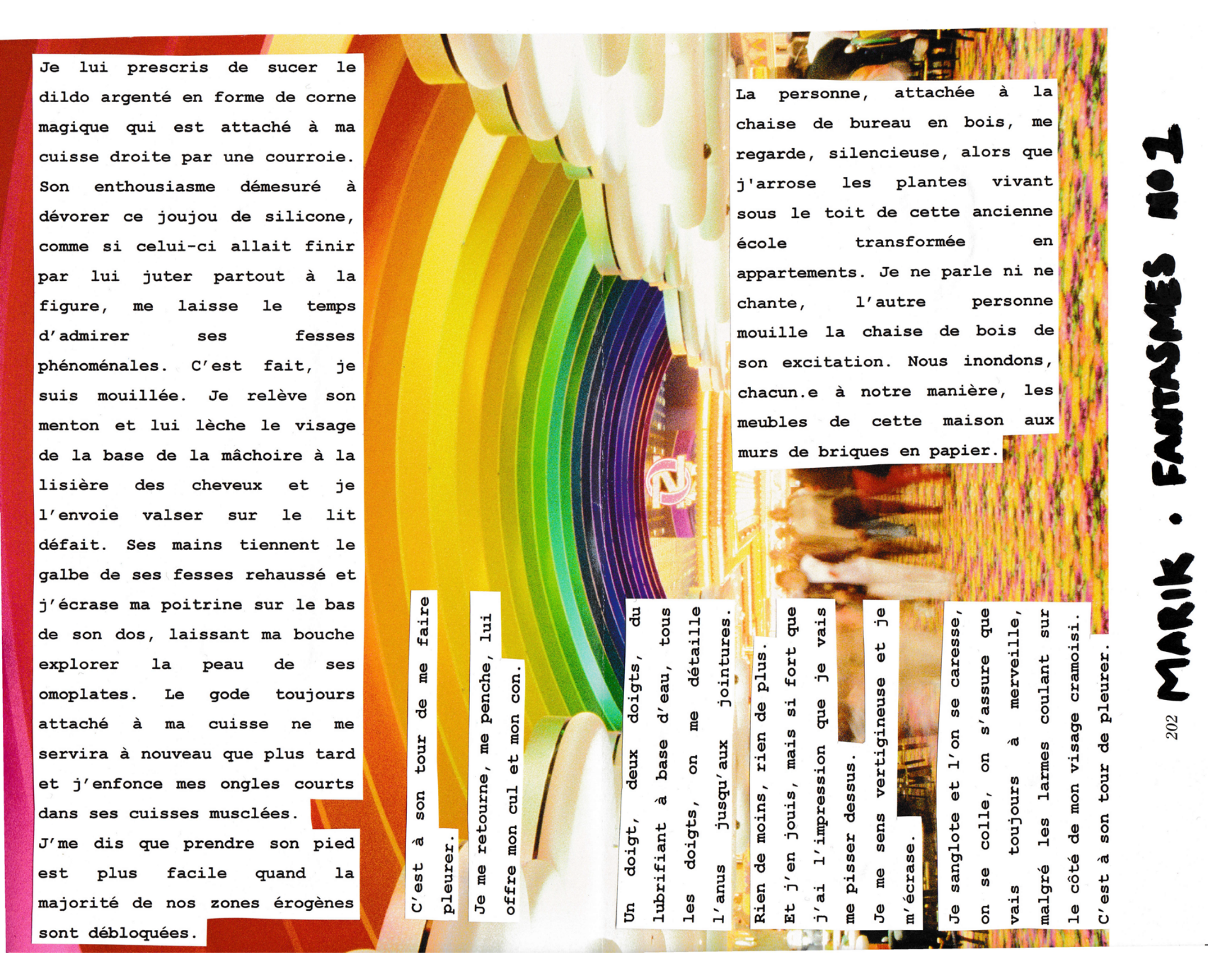
puissent les années rugissantes nous couvrir de l'or en barre des rues barrées, des Barbara au rhum, des b.a.-ba de la joie
puissent les années r(o)ugissantes
d'un crash
nous débarrasser
de leurs marées
de la
c
r
a
s
s
e
incrustée sous nos ongles depuis des milliers d'années.

Alice Guéricolas-Gogné



Les arrimées





Je lui prescris de sucer le dildo argenté en forme de corne magique qui est attaché à ma cuisse droite par une courroie. Son enthousiasme démesuré à dévorer ce joujou de silicone, comme si celui-ci allait finir par lui juter partout à la figure, me laisse le temps d'admirer ses fesses phénoménales. C'est fait, je suis mouillée. Je relève son menton et lui lèche le visage de la base de la mâchoire à la lisière des cheveux et je l'envoie valser sur le lit défait. Ses mains tiennent le galbe de ses fesses rehaussé et j'écrase ma poitrine sur le bas de son dos, laissant ma bouche explorer la peau de ses omoplates. Le gode toujours attaché à ma cuisse ne me servira à nouveau que plus tard et j'enfonce mes ongles courts dans ses cuisses musclées.
J'me dis que prendre son pied est plus facile quand la majorité de nos zones érogènes sont débloquées.

C'est à son tour de me faire pleurer.

Je me retourne, me penche, lui offre mon cul et mon con.

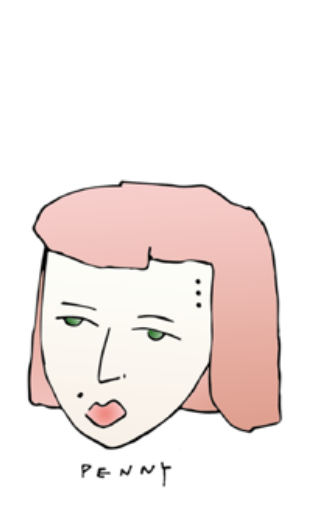
Un doigt, deux doigts, du lubrifiant à base d'eau, tous les doigts, on me détaille l'anus jusqu'aux jointures.

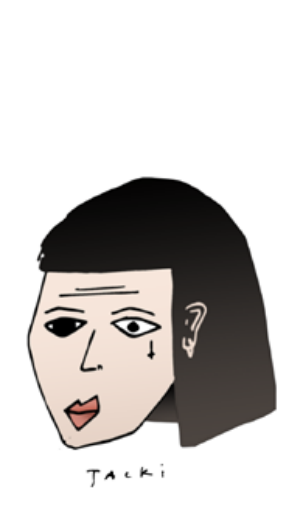
Rien de moins, rien de plus.
Et j'en jouis, mais si fort que j'ai l'impression que je vais me pisser dessus.
Je me sens vertigineuse et je m'écrase.

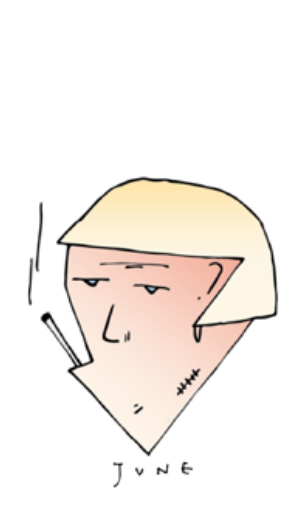
La personne, attachée à la chaise de bureau en bois, me regarde, silencieuse, alors que j'arrose les plantes vivant sous le toit de cette ancienne école transformée en appartements. Je ne parle ni ne chante, l'autre personne mouille la chaise de bois de son excitation. Nous inondons, chacun.e à notre manière, les meubles de cette maison aux murs de briques en papier.

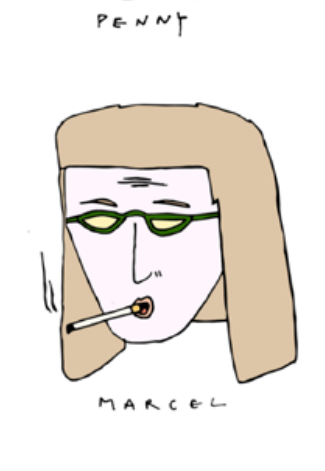
Je sanglote et l'on se caresse, on se colle, on s'assure que vais toujours à merveille, malgré les larmes coulant sur le côté de mon visage cramoisi.
C'est à son tour de me faire pleurer.

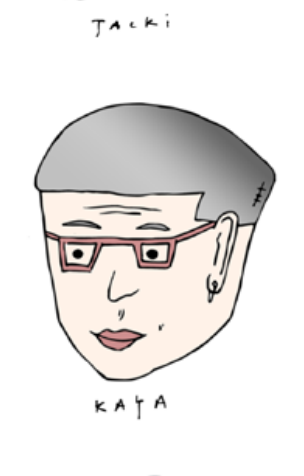
202 MARIK • FANTASMES NO1

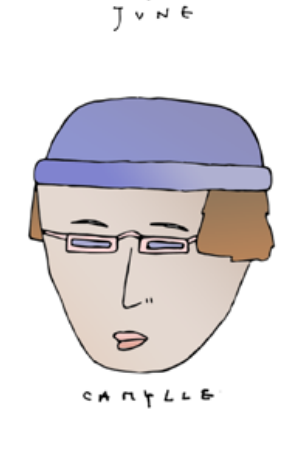


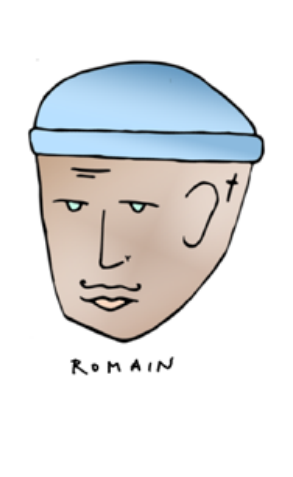


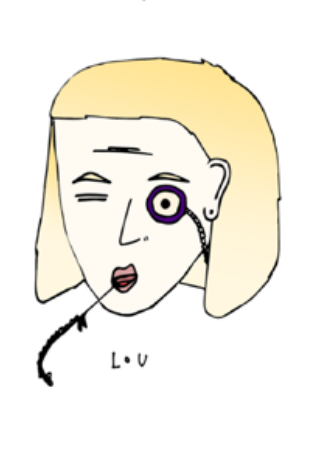


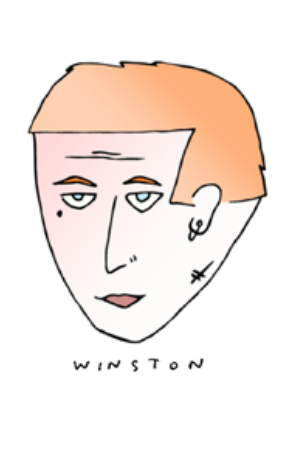












Camille Guérer

les verbes d'état

petites poésies douces-amères, réponses parfois vulgaires, parfois insolentes, au harcèlement de rue.

*

(à noter que toutes les bêtises consignées ici sont authentiques et m'ont été lancées dans la dernière année dans la ville de Québec)

*

PASSER POUR
« lesbienne »
comme une phrase
avec un point à la fin

un constat
ou diagnostic
chuchoté
comme un mot doux
syllabes caresses déversées sur mon épaule
dompées par une bouche inconnue passant à sens inverse

presque inaudible
froissement feutré
l'insulte est acte intime
mais ne montre pas son visage

*

ça passe comme un haussement d'épaules
un coup de vent ne ralentit pas la marche
rire soufflé à travers la grimace
tête et sourcils arqués
que veux-tu que je réponde

tu dis « lesbienne »
comme tu donnerais une claque silencieuse
tu voudrais sans doute que je la reçoive
que j'aie mal au moins un peu
tu dis « lesbienne »
mais c'est plutôt un compliment
et ça m'amuse
que tu n'aies rien compris

« lesbienne »
c'est un beau mot je trouve
j'y entends presque un prénom familier
rassurant
évoquant la poésie antique
ronde et humide
le vent chaud d'une île grecque

« lesbienne »
c'est cette amie
son rire tonnerre perçant son corps fluet
une marionnette frondeuse
c'est ces mamans voisines et leurs deux fils
qui me saluent me reconnaissent
c'est tout c'est rien c'est ce que l'on veut
mais ce n'est pas un mot sale
c'est beau c'est fort c'est résilient
mais ce n'est pas vraiment
moi

*

RESTER
M pleure au croisement de nos rues
je reste
ne dis plus rien (il n'y a plus rien à dire) mais je reste
sa tête appuyée sur moi elle ne tient plus
lâche un gros poids contre mon dos
une ancre
ses violences la maintiennent au sol
je l'entoure de mes bras pour ne pas qu'elle dérive
que faire d'autre

dans le silence du béton mouillé
une vibration un moteur
un ton une voix
une haine sans âge
un visage
passe à travers la fenêtre de l'auto
et jette sur nous un
« salopes »
lent
senti
immense

*

une seconde feue
la flamme directe
sans étincelle préalable
et nos cris de fureur
des projectiles lancés

l'instantané du geste
nous épuise nous amuse
des larmes plein la face
nous rions

entre la vulnérable et l'indignée
il n'y a qu'une injure

AVOIR L'AIR
enfiler l'informe un matin sur deux
emballer mon corps d'une épaisse douceur
synthétique
le promener sans pardon
à la lumière nue

*

parader mes
formes noyées lignes ambiguës peau boursouflée kilos de plus (des gains heureux)

mon uniforme est la laideur
telle qu'ils l'entendent

DEVENIR
il est risqué
de faire la file à l'heure de pointe parmi des hommes au dépanneur

je l'aurai bien cherché

l'homme devant moi se retourne me regarde
il s'arrête je m'arrête je ne cligne plus lorsqu'il me dit :
« toé amanchée de même tu dois pas fourrer fort »

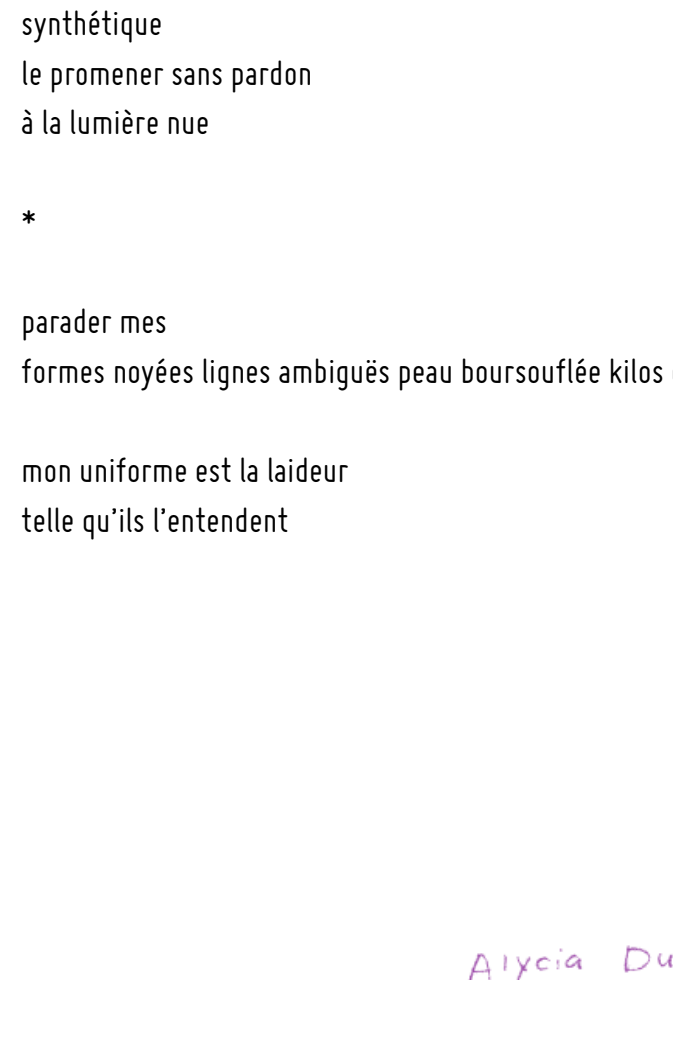
qu'est-ce que j'imaginais dans mon coton ouaté intégral avec
mon pain tranché sous le bras
sulfureuse et disponible
qu'est-ce que je faisais à pavaner mon corps-cible dans l'exiguïté des rayons

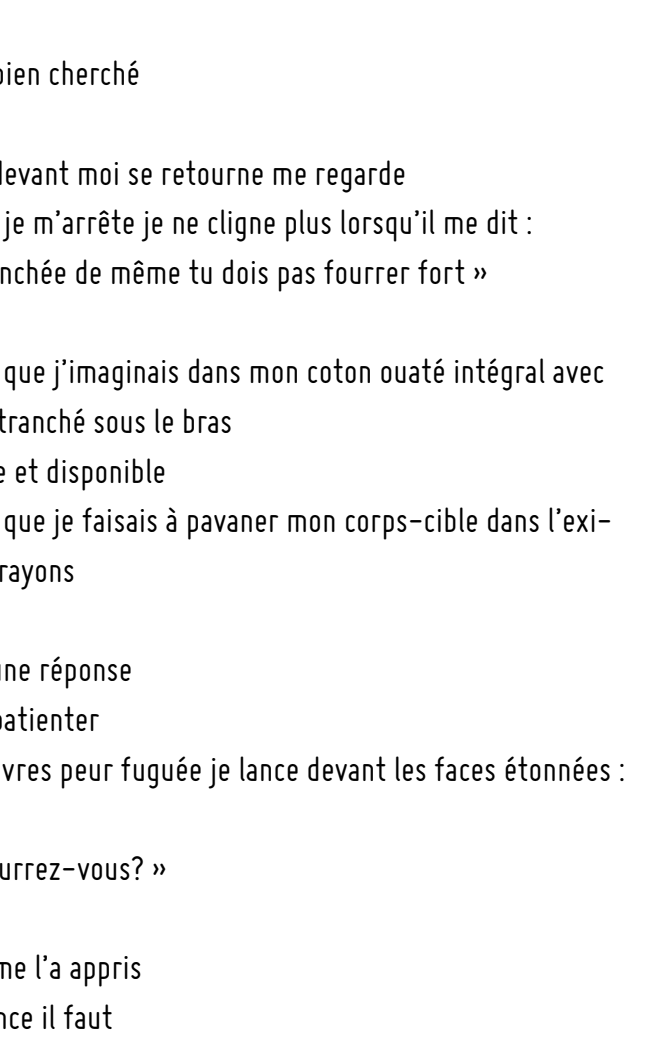
il attend une réponse
je le fais patienter
rire aux lèvres peur fuguée je lance devant les faces étonnées :

« vous, fourrez-vous? »

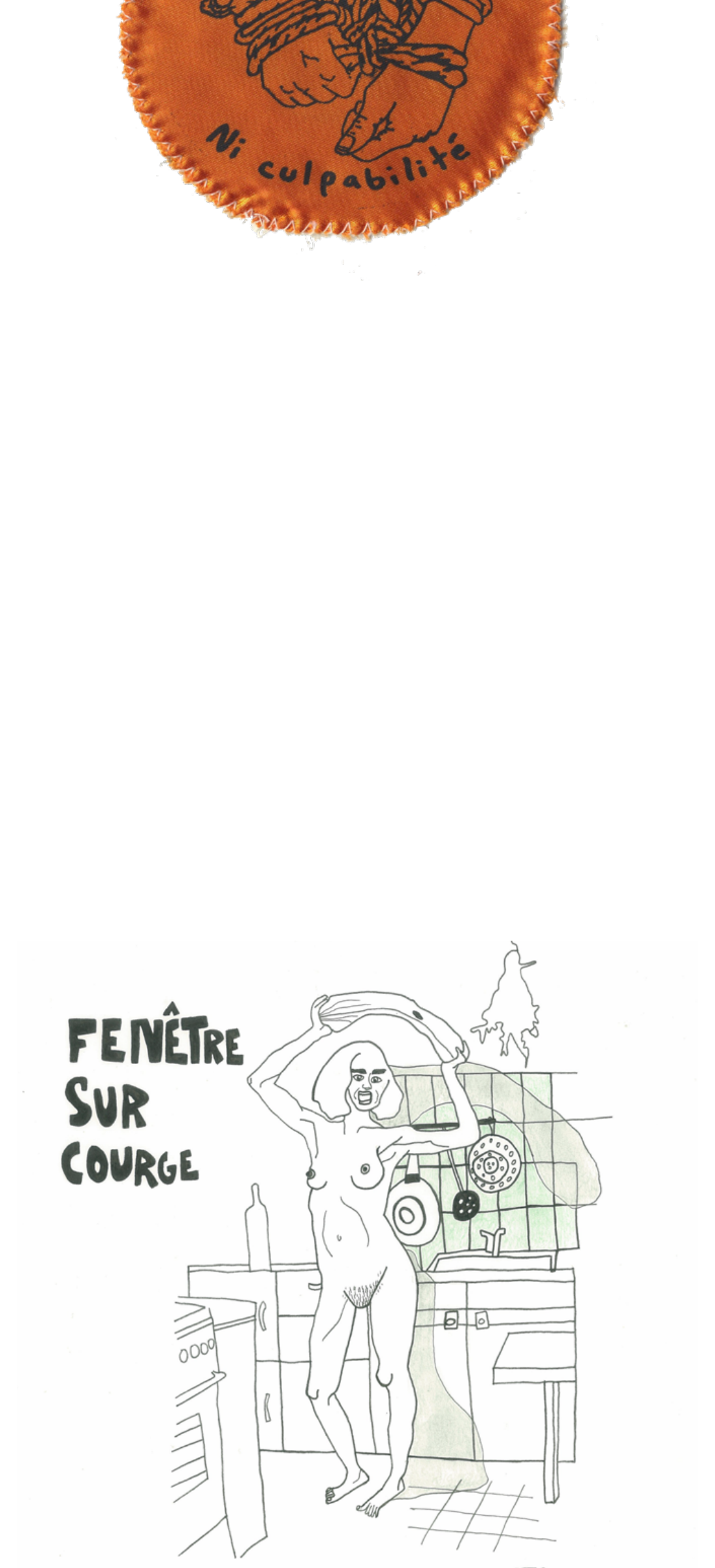
ma mère me l'a appris
en arrogance il faut
vouvoyer quand même

Alycia Dufour





Les arrimées



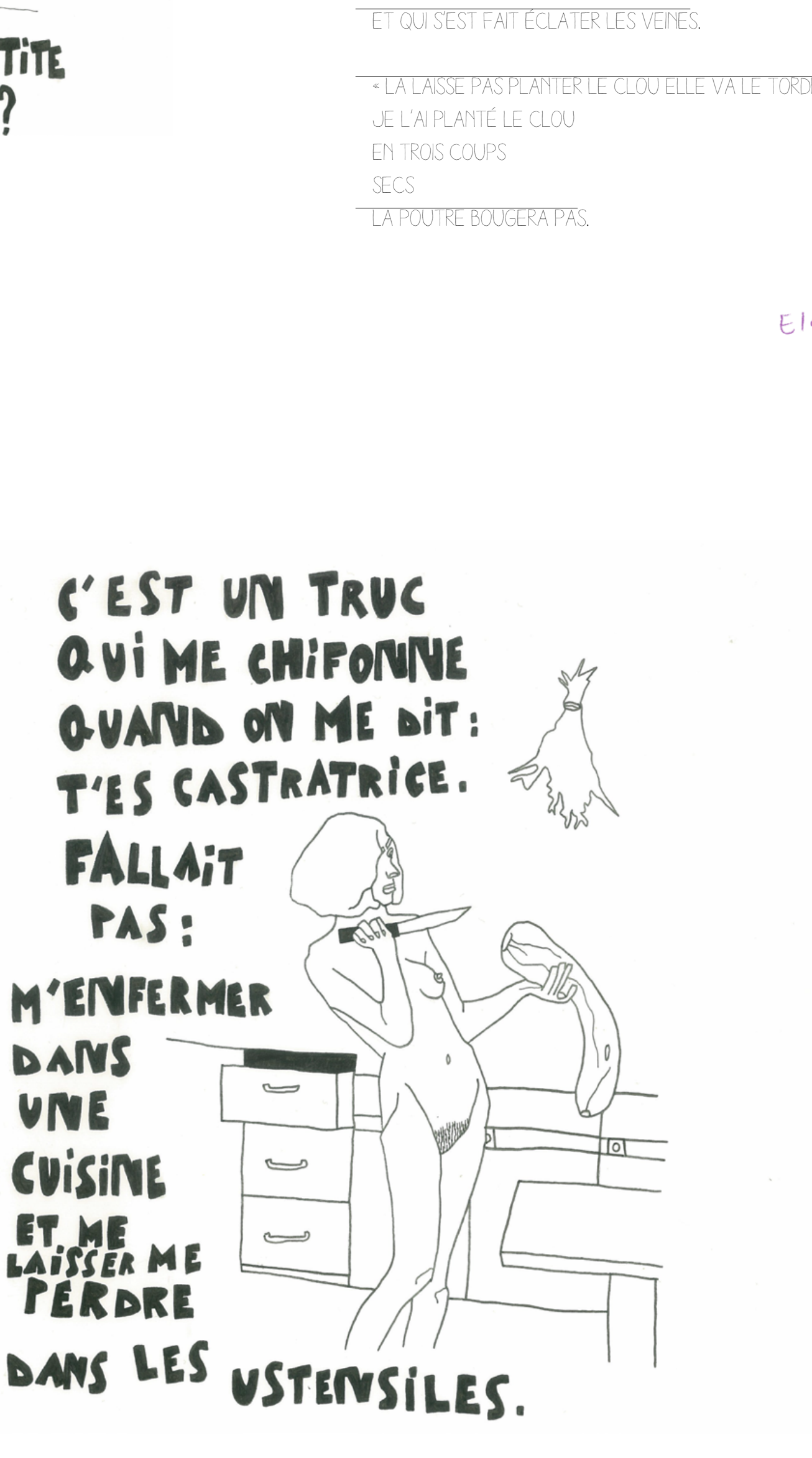
VIRILE

« LA LAISSE PAS PLANTER LE CLOU ELLE VA LE TORDRE. »
J'SUIS UNE FILLE PETITE
POIDS LÉGER
TOUTE MOUILLÉE.
MUSCLÉE
J'TE PORTE DES SACS DE CIMENT QUAND TU VEUX
J'TE FENDS DU BOIS
CRACHE DES FLAMMES
ET ALLUME UN BRASIER.

« LA LAISSE PAS PLANTER LE CLOU ELLE VA LE TORDRE. »
LA CABANE DERRIÈRE LA MAISON ELLE EST TOMBÉE
C'EST PAS LA FAUTE DES CLOUS
C'EST LE BOIS
VIEILLI
QUI A TROP BU
D'EAU
ET QUI S'EST FAIT ÉCLATER LES VEINES.

« LA LAISSE PAS PLANTER LE CLOU ELLE VA LE TORDRE. »
JE L'AI PLANTÉ LE CLOU
EN TROIS COUPS
SECS
LA POUTRE BOUGERA PAS.

Eloïse Breuil



TW / CW : Violences sexuelles et conjugales / Milieu militant de Québec / Ce texte est écrit à partir de faits réels. Il est anonyme parce que j'espère initier un espace de discussion sans en être forcément une actrice active. Il est aussi anonyme pour que les actes que j'évoque ne soient pas retracés et que l'anonymat des personnes qui m'ont conté toutes sortes d'histoires soit respecté.

Tu te sens *safe* dans les milieux militants de gauche de Québec. Quels sont tes privilèges ?

Je me suis fait agresser par ton ami. Tu le sais. Pourtant rien n'a changé. Tu l'emmènes partout, et moi je me sens comme de la merde, pourtant je me tais.

Comme toi, comme lui, comme toustes les autres. Pourquoi ? Parce que c'est à moi de parler. Et bien que je sois chanceuse d'être entourée de personnes qui respectent le fait que c'est à moi de dénoncer, parfois je voudrais que vous parliez pour moi. Je voudrais ne pas avoir à porter ce poids seule, ne pas avoir à prendre les décisions, n'avoir à être ni compatissante, ni intransigeante. Je voudrais que lorsque vous êtes mal à l'aise en la présence de la personne qui m'a agressée, vous puissiez le dire et qu'elle décrisse.

Je me suis fait agresser par ton ami. J'ai vu mon amie être agressée par son amie. L'amie de toustes a agressé mon ami. L'amie de mon amie s'est fait agresser par notre ami. L'ami a agressé plusieurs de nos amies. Combien de personnes que vous connaissez se sont fait agresser par un·e ami·e ? Combien ont agressé ? Pour ma part, beaucoup trop.

Je me sens fâchée, parfois effrayée et pourtant, je me tais. Je me tais, mais j'ai envie de hurler. On ne s'en parle qu'à voix basse dans le secret, et se créent en chacun·e de nous des montagnes d'archives d'agressions qu'on cherche à excuser. C'est mon ami·e, je sais que c'est une bonne personne. Iel vit des choses difficiles en ce moment. Iel est comme ça, c'est correct, on s'habitue. On est tellement pas beaucoup déjà, on peut pas exclure une personne si importante pour les luttes, c'est tellement un·e bon·ne militant·e. Personne me croirait. J'ai pas envie de me confronter à la personne qui ne réalise même pas son geste. Quand j'ai parlé, elle m'a humilié·e. Je ne veux pas qu'iel soit coupé·e de toustes ses ami·e·s. C'est des erreurs, ça arrive à tout le monde.

Je rêve qu'on dénonce, je rêve qu'on agisse, qu'on réfléchisse collectivement aux façons d'aborder ces agressions, aux façons d'aider les personnes victimes ainsi que les survivant·e·s, à quels moyens mettre en place pour que ça ne recommence pas. Mais j'ai pas la force de le faire, ni la légitimité. Parce que ce que j'ai à dire seule ne vaut rien. Pour ça, il faudrait qu'on parle ensemble. Mais je ne peux te demander ça, tu n'as pas à porter le poids de la responsabilité d'être la personne qui dénonce; et pourtant seul·e toi peux le porter   IMPASSE

Ceci n'est pas un appel à dénoncer : dénoncer n'est pas facile, même dans les milieux soi-disant féministes. Dénoncer n'est pas ce que toute personne a envie de faire. En dépit de cela, comment créer un environnement où les personnes qui ont subi des agressions et les personnes qui sont au courant de celles-ci puissent se sentir en sécurité? Comment faire pour que tout cela s'arrête ?

Une des premières étapes, à mon avis, pour réfléchir collectivement les agressions et être capable de se remettre en question serait d'arrêter de dépeindre les agresseureuses comme de simples monstres. Les monstres sont les Autres, les monstres ne peuvent être nous, nous ne pouvons donc pas nous remettre en question.

Les personnes qui commettent des agressions ne peuvent être des monstres, souvent se sont nos ami·e·s. Iels ne le sont pas parce qu'iels agressent, mais parce qu'on les aime et qu'on les reconnaît au-delà de ces actes et parfois parce qu'on n'est pas au courant de ces actes. Comment dealer avec ça ? Comment faire le choix de continuer d'être l'ami·e de nos ami·e·s ? Comment reconnaître les actes qui sont commis ? Comment sortir de cette culture TOXIQUE du silence ?

Je suis certaine que tu comprends ces réflexions, seulement avant de les partager, réfléchis ... tu pourrais être directement visé·e. Tu inspires peut-être ces lignes, sans en avoir conscience. Quelle violence ton partage imposerait à la personne que tu as agressée et à celleux qui le savent ?

La vague sera-t-elle vraiment inclusive ?

Réalisé au cours du printemps
VINGT.VINGT

par le Collectif Marées Mauves
visitez notre page facebook!

Graphisme Anne Christine guyi